

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 21 [i.e. 22]

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184758>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le colonel X. est un homme très droit, et qui tient, avant tout, à faire observer le règlement.

Un matin, il fume sa cigarette à sa fenêtre et voit, dans la cour de la caserne, un capitaine qui se dispose à sortir.

Il le regarde attentivement, et s'aperçoit que, contrairement à l'ordre de la place, cet officier n'a pas le sabre au côté.

— Capitaine, s'écrie-t-il, veuillez monter un instant !

Le capitaine obtempère, et devinant le motif pour lequel il est ainsi appelé, s'empresse de prendre un sabre au poste du rez-de-chaussée, au bas même de l'escalier du colonel, sous l'avancée de son balcon. Puis, il se présente en souriant.

L'officier supérieur le regarde avec attention, et constate avec un certain étonnement que l'arme est bien réglementairement accrochée au ceinturon de son subordonné.

— Ah, capitaine, dit-il pour expliquer l'invitation qu'il avait faite de monter, je voulais vous demander où en est... au fait, ce n'est pas très important, vous pouvez vous retirer...

Le capitaine redescend et remet le sabre où il l'a pris. Le colonel, qui était déjà revenu à sa fenêtre, le voit de nouveau, et se dit en se frottant les yeux :

— Ah ça, mais comment l'ai-je donc inspecté ! Il n'a pas le moindre sabre.

— Hé ! capitaine, un mot encore ! montez donc un instant !

Le capitaine prend le sabre au poste, remonte et salue son colonel.

Celui-ci écarquille les yeux, fixe bien son subordonné, et voit que le sabre est à sa place.

— Pardon, capitaine, balbutie-t-il. J'avais oublié de vous dire... mais, cela ne fait rien... Nous recauserons de cela la semaine prochaine. Au revoir !

Le capitaine redescend, et se débarrasse pour la seconde fois du sabre. Dans la cour, il se trouve sous le regard du colonel, qui avait en toute hâte appelé la colonelle, et lui disait tout bas :

— Vous voyez cet officier ?

— Oui, mon ami.

A-t-il un sabre ?

La colonelle ajuste son lorgnon.

— Non, il n'en a pas !

Le colonel brusquement :

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, il en a un !

Un monsieur qui, dans son langage, affectionne les formes du subjonctif, entre un jour chez un barbier qui, paraît-il, n'a pas étudié jusqu'au bout Noël et Chapsal.

— J'aimerais, dit le premier, que vous me coupassiez les cheveux.

— Apprenez, répond l'artiste capillaire, d'un ton fâché, qu'ici on coupe les cheveux aussi proprement qu'ailleurs et qu'on ne les *coupatse* pas !

Un sot, plein de vanité, disait un jour :

— Moi, quand je dis une bêtise, je suis toujours le premier à en rire.

— Oh ! alors, lui dit quelqu'un, vous êtes digne d'envie, car vous devez souvent vous amuser.

Un de nos voisins conseillait à un père de famille de ne pas marier son fils sitôt et d'attendre qu'il fût plus sage, plus raisonnable.

— Parbleu oui, répondit-il ; si Jaques devient sage, il ne se mariera jamais.

Un M. Durand devient veuf. Il élève à sa femme un mausolée respectable avec cette inscription :

M. Durand à Madame Durand.

Puis la douleur s'apaise, M. Durand se remarie, redevient très heureux et redevient veuf. Alors, sans doubler le tombeau, il fait corriger simplement l'épitaphe :

M. Durand à Mesdames Durand.

N'est-ce pas bien joli, bien conjugal, bien économique ?

Les gamins font quelquefois de ces questions très embarrassantes. Nous nous trouvions chez M^{me} R..., qui revenait du sermon avec sa petite fille, âgée de 9 ans.

— Maman, pourquoi qu'on ne travaille pas le dimanche comme les autres jours ?

— Parce que le bon Dieu s'est reposé ce jour-là.

— Maman, alors, après s'être reposé le dimanche, qu'a-t-il fait le lendemain, lundi ?

La maman, ne trouvant rien à répondre, est allée se mettre à la fenêtre.

Un journal résume ainsi les tendances de la mode actuelle :

« Nos dames, dit-il, ont le goût des modes gênantes, puisqu'elles ont inventé ou ressuscité les robes trop étroites pour marcher, les traînes trop longues pour qu'on puisse éviter de marcher dessus, les cols trop hauts pour tourner la tête, les poches trop basses pour y mettre la main soi-même, les talons trop hauts pour pouvoir marcher sans trébucher, les nœuds placés de manière à empêcher de s'asseoir. »

On trouve dans un vieux livre persan la maxime suivante :

Celui qui n'a pas de fortune n'a pas de crédit ;

Celui qui n'a pas une femme soumise n'a pas de repos ;

Celui qui n'a pas d'enfants n'a pas de force ;

Celui qui n'a point de parents n'a point d'appui.

Mais celui qui n'a rien de tout cela vit exempt de soucis.

L. MONNET.